Document généré le 1 juin 2025 19:05

Voix et images du pays

voix et images du pays

Le pays : un thème et une forme

Maximilien Laroche

Volume 1, numéro 1, 1970

URI : https://id.erudit.org/iderudit/600209ar
DOI : https://doi.org/10.7202/600209ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-921X (imprimé)
1918-5499 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Laroche, M. (1970). Le pays : un thème et une forme. *Voix et images du pays*, *1*(1), 99–119. https://doi.org/10.7202/600209ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université du Québec, 1970

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le pays:
un thème et une forme

à Jean Marcel

Tout écrivain québécois parle en définitive du pays, en poésie autant sinon plus qu'ailleurs. Le poète cependant, nous le savons, ne s'approprie vraiment un thème que par la forme, c'est-à-dire la symbolique et le style. Par l'exemple de Gatien Lapointe je voudrais mettre en évidence cet aspect nécessaire et solidaire du thème qu'est la forme.

Il suffit de feuilleter une anthologie pour s'apercevoir que de Crémazie à Chamberland, les poètes ont ressassé presque à satiété un thème qui d'ailleurs ne semble pas près de perdre de son intérêt. Que le pays soit ainsi l'objet de toutes les complaisances des poètes d'ici, David M. Hayne [1] en voit la raison dans ces traits fondamentaux de la littérature québécoise : littérature mineure de langue universelle, littérature moderne éclose dans le premier tiers du XIXe siècle et se déroulant sous le signe d'une volonté d'émancipation. Il n'est dès lors pas étonnant que le thème du pays soit devenu presque une fatalité ! Et pour ceux-là qui voudraient partir à la recherche des causes et retrouver les constantes dans ces causes, il y aurait, toutes considérations de forme mises à part, bien des similitudes à constater, par exemple, entre les imprécations vengeresses d'un Fréchette dans *la Voix d'un exilé* et les fulminations d'un Chamberland dans *L'afficheur hurle*. Cette fatalité du pays pèse indistinctement sur tous et il n'est pas jusqu'aux poètes de l'exil qui, *volens nolens,* ne chantent le pays. L'on connaît les poèmes ironiques, amers et désabusés de « Géronte et son miroir » où Paul Morin déverse ses sarcasmes sur les cinémas, le jazz et jusque sur les noms de ce pays :

. . . . . .

Car bien que de compréhension guillerette,

(1) David M. Hayne, *les Grandes options de la littérature canadienne-française,* conférences J.-A. de Sève, nº 2, Département d'études françaises, Université de Montréal, 1964, p. 7 sqq.

Je ne puis plus sentir — écoute Mantouan. —
Les noms stupéfiants d'Ancienne-Lorette,
De Gaduamgoushout et d'Ashuapmouchouan
The bulls (Saskatchewan ?) me met les nerfs en boule...
Adieu, Lacolle, Hull, Chaudière-Station !
Je te noierai, mémoire, aux eaux de la Bourboule
(Si je ne meurs d'abord à Castor-Jonction).

Pourtant c'est le même Paul Morin qui chantait à voix émue cette chose bien d'ici : « la Poudrerie » et qui s'excusait presque dans « À ceux de mon pays » de ne pas chanter le pays. Qu'on s'en moque ou qu'on le loue c'est toujours une image du pays qu'on évoque, une image du pays idéal ou du pays réel.

Il y a donc mille et une façons de chanter le pays et c'est bien comme nous le disions dans les modalités du chant, dans la forme, que l'on doit faire résider l'originalité et l'importance du thème, Rapprochons, par exemple, deux poèmes : « la Forêt canadienne » de Louis Fréchette et « Arbres » de Paul-Marie Lapointe. Le paradoxe d'une telle comparaison c'est que c'est l'œuvre qui prétend parler du pays, en l'occurrence le poème de Fréchette, qui est la moins nationale alors que le poème de Paul-Marie Lapointe, sans se donner cet objectif, l'atteint d'emblée. Lisons les deux premières strophes de ces deux textes :

LA FORÊT CANADIENNE

C'est l'automne. Le vent balance
Les ramilles, et par moments
Interrompt le profond silence
Qui plane sur les bois dormants.

Des flaques de lumière douce,
Tombant des feuillages touffus
Dorent les lichens et la mousse
Qui croissent au pied des grands fûts.

(*Fréchette*)

ARBRES

J'écris arbre
arbre d'orbe en cône et de sève en lumière
racines de la pluie et du beau temps terre animée

pins blancs pins argentés pins rouges et gris
pins durs à bois lourd pins à feuilles tordues

potirons et baliveaux
pins résineux chétifs et des rochers pins du lord
pins aux tendres pores pins roulés dans leur
neige traversent les années mâts fiers voiles
tendues sans remords et sans larmes
équipages armés
pins des calmes armoires et des maisons pauvres
bois de table et de lit
bois d'avirons de dormants et de poutres portant
le pain des hommes dans tes paumes carrées

(*Paul-Marie Lapointe*)

Marcel Dugas qui pourtant essaie toujours de nuancer ses jugements de sorte que Fréchette s'en tire à son avantage avoue que « la Forêt canadienne » est une œuvre bien terre à terre et donnant une image fort peu canadienne des forêts d'ici :

> Le même défaut d'originalité, la même impuissance à voir, à discerner les caractères propres d'une chose se retrouvent dans « la Forêt canadienne ». Rien qui ne puisse se dire pour toute autre forêt, qui n'ait déjà été dit sur ce sujet. Il est vrai que les forêts se ressemblent toutes. Mais il y a des forêts d'érables, de pins, de chênes [2].

À l'opposé, le poème de Paul-Marie Lapointe, touffu et foisonnant, pousse des images drues, lesquelles se mêlant, s'enchevêtrant et se multipliant finissent par recréer une réalité multiple, diverse, pittoresque et bien d'ici.

Cette démonstration pourrait se répéter presque indéfiniment. Mais au fait, qu'est-ce que le pays, en littérature tout au moins ? Disons qu'entre autres choses, c'est ce paysage (espace) et ces saisons (temps) qui sont nôtres. En poésie cependant où les éléments matériels ne sont que prétextes, où la vraie réalité est ailleurs, en tout cas bien plus loin que la réalité physique évoquée, le pays c'est un peu plus que des forêts ou l'hiver. En somme entre le pays et la patrie la frontière est indécise et on la traverse presque forcément. Gilles Vigneault à qui on ne contestera point le titre de chantre du pays le fait ressortir quand il parle dans sa chanson d'un pays qui n'est ni pays ni patrie, d'un pays qui est l'hiver donc saison, temps... Dans l'*Ode au Saint-Laurent* [3] Gatien Lapointe fait souvent mention du pays mais c'est d'un pays-patrie, si je puis dire, car il s'agit d'un pays

(2) Marcel Dugas. *Un romantique canadien Louis Fréchette,* Montréal, Beauchemin, 1946, p. 104-105.
(3) Gatien Lapointe, *Ode au Saint-Laurent,* Montréal, Editions du jour, 1966, p. 15.

à créer, d'un pays qui naît de la parole du poète, d'un pays aussi réel que rêvé. Et dans un même poème, « l'Instant et l'Année », il commence par déclarer :

Mon mal m'accorde une patrie

pour continuer plus loin en disant :

J'informe l'avenir d'une caresse
Pays dont je sens la chaleur [4]

Cela montre que quand un poète parle du pays, c'est surtout d'un pays sentimental, c'est donc d'une patrie qu'il parle. Si l'on voulait dresser la liste des éléments matériels ou spirituels de ce thème du pays (le mot étant entendu dans son sens le plus large et englobant par conséquent la notion de patrie) l'on verrait que « le pays » ce fut successivement ou simultanément le paysage et les saisons, la langue et la religion, le Nouvelle-France, la race, les gloires du passé, les frustrations du présent et même les vertus campagnardes par opposition aux supposées tares citadines. Ainsi Vigneault n'est pas le premier à dire que mon pays c'est l'hiver ! Du moins il n'est pas le premier à constater que l'homme d'ici est en quelque sorte marqué par cette saison. Il est même amusant d'entendre William Chapman affirmer que la latinité du Canadien français lui est une chaleur suffisamment protectrice contre les rigueurs de l'hiver d'ici:

En vain la neige à flots tombe des cieux brouillés,
En vain le grand réseau polaire nous enlace,
En vain le fouet du vent nous flagelle la face
Nos cœurs ont la chaleur des bords ensoleillés.
Nos cœurs français n'ont rien des froideurs de la bise [5]

Si Chamberland chante « l'Ungava terre de l'os » et les richesses minières du Québec, c'est pour briser sans doute avec une tradition qui a trop longtemps voulu faire du Québec un pays exclusivement agricole. Il n'est pas jusqu'à la religion et la langue qui n'aient été considérées comme les éléments du patrimoine spirituel et qui n'aient été chantées avec autant d'orgueil et au même titre que la terre ou les saisons. Chapman encore claironne fièrement :

Nous avons conservé l'idiome légué
Par ces héros quittant pour nos bois leurs falaises
Et, bien que par moments on le crut subjugué,
Il est encore vainqueur sous les couleurs anglaises.

(4) *Ode au Saint-Laurent,* p. 15-16.
(5) Guy Sylvestre, dans William Chapman, *Anthologie de la poésie canadienne-française,* p. 30.

Et nul n'osera plus désormais opprimer
Ce langage aujourd'hui si ferme et si vivace
Et les persécuteurs n'ont pu le supprimer
Parce qu'il doit durer autant que notre race [6].

Le poète, dans la mesure même où il est profondément entraîné à parler du pays, est porté à le faire de façon personnelle. Sa prise en charge d'un thème ne peut se traduire que par cette expression subjective d'une réalité impersonnelle à laquelle son émotion donne un ton, un rythme et un visage. Chez Chamberland, par exemple, l'on s'aperçoit bien du fait que « le pays » est un thème qui entraîne la recherche d'une forme appropriée. L'évolution en effet est radicale qui fait passer le poète de l'inspiration humanitaire et abstraite de *Genèse,* à l'engagement direct de *Terre Québec* où le pays est le thème principal et au déchaînement de *L'afficheur hurle* où le pays devient le thème unique. Cependant même un poète aussi engagé que Chamberland n'a point parlé dès son premier recueil du pays et ce n'est qu'au troisième qu'a explosée la fureur de *L'afficheur hurle.* C'est donc dire combien pour Gatien Lapointe qui n'est pas un poète engagé au sens strict du terme, du moins qui ne considère pas que l'engagement soit forcément et uniquement politique, il est délicat d'essayer d'établir un rapport entre le thème du pays et sa forme.

Je ne veux pas retracer ici l'itinéraire spirituel du poète, André Berthiaume [7] l'a fort bien fait.

Mais à mon sens, l'évolution de Lapointe tout en étant aussi radicale que celle de Chamberland est cependant moins frappante, car il ne s'agit pas comme chez ce dernier du passage d'un domaine à un autre, en l'occurrence l'inspiration philosophique de *Genèse* à l'inspiration patriotique de *Terre Québec,* mais à l'intérieur d'une même préoccupation métaphysique, d'une même méditation sur la vie, l'au-delà, la mort et l'homme, d'un passage du doute et de l'angoisse dans *Jour malaisé* [8] à la joie et à la certitude dans *Otage de la joie* [9]. Si bien que l'on peut dire qu'à compter du *Temps premier* [10], le poète n'a fait que

(6) Guy Sylvestre, dans William Chapman, *Anthologie de la poésie canadienne-française,* p. 29-30.
(7) André Berthiaume, dans « Gatien Lapointe ou l'âpre merveille de vivre », *Ecrits du Canada Français,* n° 20, Montréal, 1965, p. 257-272.
(8) Gatien Lapointe, *Jour malaisé,* poèmes, Montréal, 1953.
(9) Gatien Lapointe, *Otage de la joie,* Montréal, Editions de Muy, 1955.
(10) Gatien Lapointe, *le Temps premier,* Paris, Jean Grassin, éditeur, 1962.

prospecter les avenues de cette nouvelle vision du monde et de l'homme, lui donner une expression adéquate pour aboutir à cet épanouissement de l'*Ode au Saint-Laurent* où sa pensée a trouvé tout naturellement son achèvement dans ce chant à la gloire du pays et de « l'homme d'ici ». Un chant qui ne veut cependant en aucune façon être exclusif et s'adresse à tous les hommes en même temps qu'à l'homme de ce pays-ci. Du point de vue stylistique l'on pourrait fort bien dire que du premier recueil au second le poète est passé du « je » au « toi », en somme s'est ouvert à la fois aux autres et au monde, et que c'est dans la ligne de cette évolution que s'inscrivent les deux derniers recueils où l'on voit en fin de compte le « je » du poète devenir désormais synonyme de « nous ».

Ce ne sont pas les exemples qui manquent. Ainsi dans ces trois derniers vers du poème « Nuit de mes yeux » :

. . . . . .
Demeure près de moi fidèle
Dans tes yeux
J'écrirai l'étrange roman de la vie

(*Jour malaisé,* p. 57)

L'image finale montre que dans les yeux de l'être aimé le poète ne voit que lui-même et que s'il y a dialogue c'est bien plus entre le « je » et le « moi » qu'entre le « je » et « un autre ». Le poète est encore replié sur lui-même, dans son angoisse métaphysique, sans doute, et sa mélancolie. Sa poésie est impressionniste et verlainienne, pleine de cette musique et de cette esthétique symbolistes des images synesthétiques, des ciels brouillés, de la mélancolie de l'automne et de l'imprécis des couleurs nuancées. Les titres des poèmes en font foi : « Chiffons de lumière », « Feux de musiques », « Aquarelles d'automne » et bien plus encore les vers mêmes :

Sur l'automne
Je dépose les ruines de mes pensées
Ciels où les feuilles mortes
Sont des aquarelles de chagrin
De plaisir ou de chagrin
Et dans le brouillard
. . . . . .

(*Jour malaisé*, « Aquarelles d'automne », p. 31)

Tantôt il fait songer à Nerval :

Je suis le vent la vague
Un dieu peut-être

Rieur je traîne une insoucieuse enfance
. . . . . .

(*Jour malaisé*, « Je suis le vent la vague », p. 43)

Tantôt ce sont des réminiscences rimbaldiennes qu'il accumule :

Aux bruits rouges du matin
Le dormeur se réveille

Mais des abat-jour sont à peindre
Les murs salis de la mer
Et sur les ravins du sommeil
Le dormeur se saoûle avec la lune
Du vent des marées futures

Les deux pieds
Contre le bateau de Rimbaud

(*Jour malaisé*, « le Dormeur et la lune », p. 23)

Otage de la joie est une libération spirituelle, la découverte d'une joie d'ici-bas, suffisante et exclusive de tout espoir d'un au-delà. Ce recueil chante l'exaltation du poète devenu l'otage de ce monde, de sa joie et de sa propre certitude. Cela se traduit par un dosage subtil des « je » et des « toi » où « les toi et les nous » prennent proportionnellement plus d'importance que les « je », et aussi par l'abandon de cette ambiance impressionniste qui était, si l'on peut dire, un élément de plus pour renforcer le « je » par le ton encore plus subjectif qu'il donnait au poème. Les images elles-mêmes désormais se font plus nettes et passent, selon la distinction de Senghor, de l'analogie à l'équation traduisant par là une insistance sur la pensée plutôt que sur le sentiment. Deux poèmes : « Aux coquilles du rêve », tiré de *Jour malaisé* (p. 27), et « Un coquillage de mer » extrait d'*Otage de la joie* (p. 11), mieux encore que mes commentaires, feront voir l'évolution de la forme poétique de Lapointe :

AUX COQUILLES DU RÊVE

Aux coquilles du rêve
Le matin pose des silences de mer

Bientôt les feux vont s'endormir
Sur le glissement des étoiles
Mais le rouge écho de leurs danses
M'embrouille ton image dans les yeux

Pour retourner à mes vieux songes
Je sortirai de la poussière du jour
Et tu es encore là sous mes paupières
A brûler l'indolente clarté

Sur l'eau le soleil rejaillit
Fleurs de feu invitant la Poésie
Pour un somptueux bal

Mais aux coquilles de mes rêves
Le matin pose des silences de mer.

UN COQUILLAGE DE MER

J'ai pris dans mes mains un grand coquillage de mer
Un coquillage blanc
Pour confondre les images du jour et de la nuit

Un coquillage où ton sourire refait
Les paysages du repos, de la certitude
Et quand je te regarde
La lumière sur mes doigts se transforme en eau pure
Pour désaltérer ma soif d'unir le ciel à la terre

Un coquillage blanc où toutes mes offrandes
Se transposent dans un même regard
Celui que j'écris sur ma joie de te connaître

J'ai sommeillé avec toi
Je conduisais un navire à travers le feu
Il y avait de vastes clartés de neige sur ton front
Et toutes les musiques se ressemblaient

Ce coquillage de mer dans mes mains
Est le cœur d'un enfant
Le nôtre peut-être
Où, de l'autre côté de nos sommeils
La vie a pris naissance avec mes songes.

Comme on a pu le constater, l'inspiration est de toute évidence la même dans les deux poèmes aussi bien par le sujet qui est identique que par la similitude des détails évoqués. C'est donc dans la forme que se trouve la différence. Et pour ce qui est des images l'on peut remarquer que déjà le poète commence à utiliser ces assimilations (la lumière sur mes doigts se transforme en eau pure ; le coquillage est le cœur d'un enfant...) qui seront d'un usage si fréquent dans les œuvres ultérieures. Car l'auteur n'a pas encore trouvé sa forme définitive,

celle à laquelle l'*Ode au Saint-Laurent* nous habituera. À peine dégagée de la gangue d'une inspiration intimiste et d'une pensée embarrassée par le doute, pas tout à fait en possession de sa joie et de sa certitude et n'ayant point encore mené cette prospection systématique du monde aussi bien intérieur qu'extérieur qui sera l'objet même des deux prochains recueils, la poésie de Lapointe oscille entre la prose et le vers, et le chant cherche son équilibre :

ÉQUILIBRE DU CHANT

Une rigole d'eau dispersera les merveilles éteintes
Départs nécessaires vers cette humilité à conquérir

Reprends ton cœur par la main, il le faut
Moule l'étoffe de santé sur le dénûment de ta plaie
Quand la nuit a laissé trop d'ombre dans les plantes
L'éclat du jeu se double dans le cristal divisé
Car la terre doit survivre à la ruine de l'ange
Tant de choses qui nous appellent aux sommets inconnus

Ne refuse pas d'ouvrir les paupières
L'enfance avec ses beaux manteaux d'images
N'est pas l'unique trésor
Les valeurs sont tout au bout de nos bras tendus
Accord soudain ramassé au centre de mon inquiétude

Humaniser les chiffres mystérieux
Que fait le soleil sur le sol amolli des semences
Les années qui répètent les années
En racontant l'histoire toujours la même de l'amour
Du monde mal à l'aise
Avec ses progrès éclatants qu'on oublie aussitôt

Deux enfants sont revenus des sources
Jetant aux oiseaux sauvages les miettes de leur pain.

(*Otage de la joie,* p. 24)

La phrase s'allonge et s'ordonne quasiment en discours dans ces vers et ces strophes clairs comme de la prose, où les images viennent à peine brouiller l'eau limpide de la pensée qui coule logiquement et se fait aisément entendre.

Avec *le Temps premier* le poète trouve d'emblée le ton et le style qui lui sont personnels. Le poème liminaire de ce recueil « Dire » (p. 5) est un véritable art poétique.

Il trouve le ton de sa poésie qui est celle de la certitude sereine, à tout le moins d'une affirmation qui voudrait être une conjuration du doute :

Le temps est devant moi, je peux trouver

La forme qui est cycle et progression par voie de répétitions. Voyez les vers initiaux et terminaux :

Dire c'est revivre selon un ordre
Et très profondément imaginer.
. . . . . .
Dire c'est revivre dans l'unité
Et souverainement se souvenir

Cycle et répétitions, grâce auxquels l'auteur poursuit avec lui-même un dialogue fait de questions et de réponses, mais surtout d'affirmations et de constatations :

Répondrai-je aux figures de mon sang ?
Entendrai-je l'appel des autres ?
Il fait jour dans la prunelle des bêtes;
La nuit efface l'histoire des hommes.

Également l'objet de cette poésie est fixé : un inventaire du monde et une prospection du langage et, par ce double moyen, une méditation sur l'homme et sa condition :

J'interroge la terre sous mes pieds,
Je suis d'instinct l'augure du nuage,
Je souffle dans mes doigts obscurs,
Je nais dans tout ce que je nomme.

Poésie qui est le fait de l'auteur et qui a pour objet elle-même, le monde, l'homme et de la sorte l'auteur lui-même, bouclant ainsi une boucle, un cycle qui va de l'auteur à lui-même en passant par le monde et l'Homme.

C'est pourquoi dans ce recueil, non seulement au « je » se mêle de plus en plus le « toi », mais encore ce « toi » auquel l'auteur s'adresse n'est jamais individualisé ou personnalisé. C'est en fait l'Homme :

Plante le soleil dans tes mains à vif
Homme ô parole de la première heure
Est-ce ta face à niveau d'espérance
Quel désir tremble sur ta bouche
Tends à la nuit tes bras aveugles
Rejoins avec ton corps le brûlant souvenir

(*le Temps premier*, « Bête et Dieu », p. 16)

C'est l'homme, tous les hommes, ceux que le poète appelle « mes amis » :

Je fais souvent le même rêve
Le monde à portée de ma main
Mais que dirais-je d'autre à mes amis
Le monde est ce chant dans ma main
Au-dedans il y a l'année entière
Avec ses saisons ses travaux
Et toute l'espérance de la chair
Il y a aussi la nuit de la femme
Et l'homme ordonnant la haute lumière

Je dis souvent la même chose
J'affirme que le monde est beau
Malgré la souffrance malgré l'oubli
Mon enfance est un grand soleil

Tous mes amis y sont des rois
Et mon visage ne peut plus mourir
Je fais souvent le même rêve
J'aperçois le jour au fond de la nuit

(*le Temps premier,* p. 13)

Du même coup, par ce dialogue entre le « je » et le « toi » qui est un dialogue du poète avec tous les hommes, le « je » du poète s'élargit, devient représentatif de lui-même mais aussi de tous les hommes, de l'Homme :

L'instant blessé délivre l'heure entière
Etonné l'homme regarde le temps
Qui vient de si loin dans son cœur
Je restai fidèle au souvenir
Ma main oriente chaque étoile.
. . . . . .
Chaque visage est le centre du monde
Et mon salut est infini
J'habiterai la première maison
Matin sans projets ni mémoire
Tout souffle retourne à la terre avare.

(*le Temps premier*, p. 18-19)

Ainsi le poète, nouvel Antée qui tire sa joie de ce monde dont il est désormais l'otage, entreprend cet inventaire en forme de dialogue pour « trouver, connaître la vérité, revivre dans l'unité... » comme il le dit lui-même dans le poème liminaire du recueil.

Chez Gatien Lapointe où l'art est de plus en plus concerté et où il faut accorder toute leur importance aux moindres détails comme la place d'un poème, le fait qu'un vers se détache des strophes qui le précèdent ou le suivent ou encore que des vers ou des strophes soient écrits en mètres différents ou avec des caractères typographiques distincts, les poèmes liminaires, les pensées et les vers placés en tête des recueils ont une grande importance. Nous venons de voir comment le poème « Dire », ouvrant *le Temps premier*, faisait figure d'art poétique et ainsi de phare illuminant les diverses avenues du livre. Il est donc révélateur qu'au début du volume réunissant « J'appartiens à la terre », « le Chevalier de neige » et l'« Ode au Saint-Laurent » soit placé le poème « Au ras de la terre » qui se termine par ces vers :

Montrez-moi une image de l'homme très jeune
Plantant son corps dans l'espace et le temps
Animant un paysage à sa taille
Montrez-moi cet homme de mon pays
Alors je répondrai du destin qui m'habite

(*Ode au Saint-Laurent*, p. 9-10)

Jusqu'à présent dans les trois premiers recueils il avait été question de l'homme en général, mais non pas de l'homme de ce pays, et encore moins du pays. Il faut donc voir dans ce poème la volonté manifeste de l'auteur de nous rendre sensible l'évolution de sa pensée. Évolution qui n'est, en somme qu'un aboutissement logique, le point d'arrivée d'une pensée qui n'avait cessé de se développer selon un ordre et dans une direction dont la convergence devait fatalement mener au pays.

Victor Hugo s'exclamait : « Insensé qui crois que je ne suis pas toi. » Rimbaud déclarait « Je suis un autre. » Lapointe, nous l'avons vu, en était arrivé à l'emploi d'un « je » qui était en fait un « nous », parce que représentant le poète et tous les hommes. Il était donc inévitable que du « je » au « nous » et du *Nous dans le monde,* (ce monde dont Lapointe dès *Otage de la joie,* se considérait le prisonnier) on aboutisse au pays qui est le *Monde où nous sommes.* C'est sans surprise qu'on constatera qu'alors qu'il n'était fait nulle mention du pays dans *Jour malaisé, Otage de la joie* ou *le Temps premier,* il en sera abondamment question dans le quatrième recueil de Lapointe. À travers les parties, c'est-à-dire « J'appartiens à la terre » à l'« Ode au Saint-Laurent » proprement dite en passant par « le Chevalier de neige, » non seulement le mot « pays » reviendra de plus en plus fréquemment, mais le pays même sera évoqué de façon de plus en plus

concrète et précise. Enfin à l'intérieur de la dernière partie du recueil l'*Ode au Saint-Laurent,* on peut encore observer une progression qui fait que l'auteur part de l'évolution d'un pays général pour aboutir à ce que certains poètes ont appelé « leur petite patrie », le village natal, le paysage de l'enfance.

Dans « J'appartiens à la terre » il est en effet question du pays, mais de façon encore bien imprécise et l'espace d'un vers, le temps d'une allusion, d'une image fugitive.

> je me reconnaîtrai dans un pays très jeune
>
> (*Ode au Saint-Laurent*, p. 14)

> Mon pays naît dans une image
>
> (*Ode au Saint-Laurent,* p. 30)

Puis dans « le Chevalier de neige » en greffant à l'image traditionnelle du pays-hiver et du pays-neige, ses images personnelles d'eau, d'arbre, de vent, de terre et d'espace, Lapointe développe de subtiles variations sur le thème du pays qu'il évoque pour nous dans une symbolique à la fois traditionnelle et bien personnelle :

> Quel feu tremble sur la bouche du fleuve
> Et quelle neige embrase mon enfance
> Pays dont je sens battre le cœur très proche
> Je fixe sur une épée ton premier visage
>
> (*Ode au Saint-Laurent*, p. 54)

> Mon pays est ce mot dans la main d'un enfant.
> . . . . . .
> Dans mon pays tout est excessif et lointain
> . . . . . .
> Je vois un enfant ôter de la main la neige
> Et tracer sur le sol le nom de son pays
> Je vois tout un pays se lever dans sa main
>
> (*Ode au Saint-Laurent*, p. 60)

* * *

Tout en développant sur un mode à la fois traditionnel et pourtant bien personnel une image du pays que nous n'avons aucune peine à reconnaître à travers l'évocation allusive de problèmes et de situations très concrets, l'auteur semble de plus en plus reconnaître dans le « Fleuve à l'Est » le symbole même de ce pays, un symbole encore plus fondamental que cette neige ou cet hiver auxquels le titre de « Chevalier de neige » et les nombreux vers qui y font allusion nous renvoyaient.

Aussi l'*Ode au Saint-Laurent* en chantant un fleuve à la taille d'un pays sans limites constitue-t-elle le point culminant de cette évocation du pays :

. . . . . .
Fleuve dont les flots m'entraînent m'enchaînent
J'apprendrai la phrase âpre et belle de tes rives (p. 68)
. . . . . .
Mon pays a franchi ses frontières de mort
Mon pays sort debout sur le seuil du printemps
Là-bas à l'Est un fleuve se mêle à la mer. (P. 62)

En même temps qu'il trouvait ce fleuve-symbole pour chanter « le pays », ou si l'on préfère « l'homme de mon pays », Lapointe donnait du pays une description « plus réaliste, plus pittoresque et moins abstraite » que dans les poèmes précédents.

L'automne de mon pays est le plus beau de la terre
Octobre est un érable plein de songe et de passion (p. 71)
. . . . . .
Mon enfance est un sapin plein de neige (p. 69)
. . . . . .
Ici le printemps est un bref éclat de rire
Et l'automne un grand fruit qui joint les rives
L'hiver est une bête qui souffre et s'ennuie
Et l'été est un bonheur excessif (p. 72)

Surtout cette évocation du pays se colore des nuances de l'affectivité. Il est particulièrement frappant de constater que si cette ode commence par une sorte de prélude ou d'ouverture où le poète déploie sous nos yeux un paysage très vaste qu'il contemple de très haut et de très loin :

Ma langue est d'Amérique
Je suis né de ce paysage (p. 65)

elle s'achève par une évocation pleine de nostalgie de cette vallée de l'Etchemin qui a vu naître le poète :

Une longue vallée affleure en ma mémoire
Le soleil monte pas à pas vers mon enfance
Je reconnais un à un tous mes songes
Les Apalaches ferment leurs yeux sous la neige
Et l'Etchemin se met à rire dans les trèfles rouges
Là-haut près des Frontières
Veille une maison de terre et de bois

Je sais qu'un grand bonheur m'attend
Tout ce que j'ai appris me vient d'ici
Je retrouve ici mes premières images (p. 87-88)

et de la ville de Québec, théâtre de ses jeunes années :

Québec rose et gris au milieu du fleuve
Chaque route jette en toi un reflet du monde
Et chaque paquebot un écho de la mer
Tu tiens toute la mer dans ton bras recourbé
Une figure naît sur ton double profil
Une parole creuse son nid dans tes paumes
Je me rappelle un soir avoir vu la lumière
Ton cœur battait sur chaque front (p. 88)

L'on se méprendrait gravement toutefois si l'on ne voulait trouver chez Lapointe qu'une simple description du pays. Sa poésie a pour objet l'homme, l'homme de ce pays, en fin de compte tous les hommes. Cela explique qu'elle ne soit descriptive ou pittoresque qu'avec une extrême pudeur, si l'on peut dire. Chanter l'homme de ce pays et le pays lui-même a marqué l'aboutissement d'une pensée dont on ne doit jamais perdre de vue les préoccupations d'ensemble. Une pensée qui, si elle est arrivée à s'incarner ainsi dans l'évolution d'un homme bien concret et d'un pays très réel, a voulu par là rejoindre plus sûrement cet homme universel, « cette humaine nature dont chacun porte en soi la forme », comme disait Montaigne.

Il y a là un aboutissement de la pensée d'autant plus significatif qu'il s'accompagne d'un achèvement de la forme. Car si dans *le Temps premier,* disions-nous, le poète avait trouvé le style, le ton et l'objet de sa poésie, il lui restait à les pousser systématiquement jusqu'à leur point ultime : ce parachèvement de la forme. Il y avait bien dans *le Temps premier* ces reprises en forme de répétitions insistantes, mais on ne trouvait point encore comme dans le poème « l'Espérance du monde » vingt-cinq vers commençant tous par « avons ». Le pronom « je » se répandait bien déjà un peu partout, tenant le double rôle du « je » de l'auteur et du « nous » des autres hommes mais nulle part il n'accaparait ainsi la première place comme dans l'« Ode au Saint-Laurent » où de strophe en strophe et vers après vers, il revient marteler nos oreilles. Les huit vers qui suivent :

J'apprivoise et je noue j'épelle et je couronne
Je compare toutes les images du sang
J'adapte ma face à celles des heures

Je suis le chant du pain les verdures de givre
Je suis un paysage d'ailes et de vagues
Je me rêve dans un arbre dans une pulpe
Je touche de la main pour connaître mon cœur
Et ma voix est un jour et une nuit très proches (p. 76)

et qui sont tirés de l'*Ode au Saint-Laurent* constituent un modèle réduit des poèmes de Lapointe.

Ceux-ci sont formés de strophes, les diverses étapes de la pensée, entre lesquelles des vers-jalons ou même de véritables strophes-pauses, selon les dimensions du poème font le pont. Il est à noter que les strophes sont en général formées de décasyllabes, c'est le mètre ordinaire de Lapointe, alors que les vers-jalons sont le plus souvent des alexandrins. À cette division correspond d'ailleurs une disposition typographique qui détache sur la page à l'aide de blancs les alexandrins solitaires des strophes de décasyllabes.

Ces strophes de décasyllabes sont constituées de vers hélicoïdaux qui trouvent à la fois leur liaison et leur progression dans la succession d'images parallèles du type assimilation. On le constate dans la strophe reproduite plus haut par ce fil, pourrait-on dire, qui établit une continuité entre « sang » et « face »; « heures » et « verdures de givre »; « verdures de givre » et « paysages » et « arbre »; « pulpe » et « cœur ». Le parallélisme des images est accentué par une subtile opposition que traduisent les antithèses d'un vers à l'autre ou à l'intérieur d'un même vers. Ainsi au hasard, nous lisons dans l'« Ode au Saint-Laurent » :

Le soleil se lève à la plante de mes pieds
Le soleil s'endort sous ma tête (p. 65)
. . . . . .
Je suis mémoire je suis avenir (p. 66)
. . . . . .
L'ombre et la lumière s'emmêlent sur mon front (p. 70)
. . . . . .
Je vois dans le présent
Mes souvenirs m'entraînent (p. 71)

C'est un procédé constant. Ce parallélisme des images à la fois voisines ou antithétiques fait qu'entre les vers il y a continuité et progression.

Ainsi les vers progressent et s'additionnent par ce lien des images. Ils semblent pourtant se répéter et piétiner sur place de par le parallélisme de leur

forme stylistique. Car ces vers sont pour la plupart des énonciations affirmatives répétant tous une même tournure stylistique. Continuité et progression dans la répétition leur donnent bien cette allure hélicoïdale.

Vers hélicoïdaux encore parce qu'organisés en forme de cercles se refermant sur eux-mêmes. Quand les verbes sont intransitifs, l'action traduit un état du sujet ou ne s'exerce pas en dehors du sujet ; quand les verbes sont transitifs, l'action se porte du sujet sur un objet qui lui est assimilé. Le « je » de l'auteur d'ailleurs est soit sujet, soit objet, tantôt épithète du sujet, tantôt celui de l'objet. Partout en somme. Il traduit de la sorte un mouvement qui va de l'auteur au monde ou du monde à l'auteur en une sorte de va-et-vient qui identifie l'un à l'autre, assimile l'un à l'autre.

C'est ici que naît la forme de la conjonction d'un style et d'un symbole exprimant à merveille un thème, idée ou sentiment.

Cette poésie est un envol (les titres du dernier recueil l'*Ode au Saint-Laurent* sont plus que significatifs : symboliques). Un envol qui commence « Au ras de la terre », du « Seuil de l'homme », « le Premier Matin » pour aller ainsi « Du sol à la première branche », « Entre ciel et terre », puis jusqu'à ce « Soleil quotidien » permettant ainsi au poète d'accéder à « Cette autre rive », passer ainsi comme Grandbois du « Rivage de l'homme » à ces rivages supérieurs de « l'Étoile pourpre » mais avec cette différence que Lapointe ne veut pas pour autant se détacher de cette terre à laquelle « il appartient » irrévocablement. À ce monde il veut être toujours présent. Il le dit lui-même dans « Dieu ou l'homme » :

Chaque événement me ramène au monde
. . . . . .
Je ne supprime rien de l'espace de l'homme

C'est cette détermination d'être « présent au monde », de ne « rien supprimer de l'espace de l'homme » qui lui rendent le pays nécessaire :

Pays où je trouve une raison de vivre (*le Temps de la terre*)
. . . . . .
Ma langue est d'Amérique
Je suis né de ce paysage
J'ai pris souffle dans le limon du fleuve

(*Ode au Saint-Laurent*)

pays spatial mais aussi biologique, si je puis dire, et spirituel :

> Notre sang fleurira sur les veines du sol
> Notre langue a le poids de nos poings nus
> Notre jeunesse affirme un songe nécessaire
>
> (*Chevalier de neige II*)

Ce qui le conduit en fin de compte à rechercher cette image de l'homme de son pays, seule condition à laquelle il peut répondre de son propre destin, de son destin d'individu indissociable de celui de son pays et de celui de ses compatriotes.

> Montrez-moi cet homme de mon pays
> . . . . . .
> Alors je répondrai du destin qui m'habite

Ce ne sont là que des citations isolées. Il faut lire les poèmes pour y trouver toute la pensée de l'auteur, élaborée et développée. Mais dans ces quelques vers, l'on aura reconnu tout ce qui d'ordinaire compose ce thème du pays : la terre-québec, la race, la langue, l'homme d'ici cherchant son vrai visage sous le masque de l'aliénation...

Ce qui importe surtout c'est le symbole utilisé et son expression stylistique. Un envol cette poésie ? Une montée de sève, devrais-je plutôt dire, pour être plus précis et critique. Le symbole fondamental était celui de l'arbre. L'arbre tient de la terre (sève) et du ciel (pluie, soleil), de l'espace (pays, sapin, par exemple) et du temps (saison, hiver, par exemple). Il tient, on l'a noté, de la terre de l'eau, du feu et de l'air. C'est l'image centrale par excellence, qui sert de point de rayonnement à toutes les autres. Je préfère parler du symbole d'arbre même si chez Lapointe il s'agit tout autant de l'eau que de l'arbre et ainsi, en apparence, de deux symboles. Mais comme l'eau se change en arbre et que c'est sur cette deuxième image que Lapointe semble insister, comme en outre l'apparition du thème du pays coïncide avec celle de ce symbole d'arbre qui reproduit à merveille l'image d'un pays et d'un homme qui se dressent pour se chercher et se reconnaître, je le retiendrai sans pour autant oublier celui de l'eau.

À fusionner l'arbre et l'eau, la contradiction n'est qu'apparente. Toute chose est double. Nous sommes corps et âme, vie et déjà mort. Ainsi l'eau est par excellence l'élément féminin et horizontal, lac, miroir, eau calme et traîtresse, source de mort, de dépossession et d'aliénation. Que d'œuvres en poésie québécoise où l'eau est cet entonnoir, ce tourbillon vertigineux, ce lac, ce miroir où l'on s'enfonce, se perd et se noie. On songe à Anne Hébert dans *le Tombeau des rois*

qui s'enfonce et se perd dans ces tombeaux, chambres fermées qui sont autant de cercueils et de lacs. Alain Grandbois emprisonné dans ces *Iles de la nuit,* perdues sur l'eau et menacé de s'y engloutir n'a pu en sortir qu'en montant vers l'« Etoile pourpre ». Son poème, « Noces », décrit d'ailleurs à merveille l'acte d'amour comme une descente vertigineuse dans cet enfer de l'eau, vers les profondeurs de plus en plus abyssales et mortelles. Les poèmes de *Jour malaisé* où Lapointe enfermé dans ses coquillages de mer, ses coquilles du rêve, comme Anne Hébert dans ses chambres de bois sont tout à la fois placés sous le signe de la mer et exempts d'allusions au pays.

L'eau heureusement n'est pas seulement symbole de mort. Si elle est élément féminin, elle est souvent, par exemple, sous la forme de la neige, symbole de pureté, de tendresse, de douceur de la femme aimée (*Adorable Femme des neiges* de Roland Giguère, *Neiges* d'Alain Grandbois) et de nostalgie de l'enfance. Et c'est sans doute l'amour du pays que l'on doit voir dans cette constante présence du feu sous la neige dans les poèmes du *Chevalier de neige.*

Mon pays est ce feu qui brûle sous la neige
. . . . . .
Nous avons fait un feu dans la neige très haute

Quoi qu'il en soit, l'ambivalence même de ce symbole, l'eau, devait lui permettre de se muer en arbre, élément vertical, turgescence, symbole phallique et viril par excellence, montée, ascension, élan et refus de l'aliénation et de la possession, conquête de soi, affirmation et revendication. La poésie de Lapointe en quelque sorte est un passage de ces paysages d'eaux repliées (l'eau de ces coquillages de mer, de ces coquilles du rêve) à ces paysages d'eau redressée, d'eau-arbre. C'est incontestablement le sens du vers suivant :

J'ai vécu dans l'eau je nais sur la terre

(*l'Instant et l'Année*)

de sorte que tout devient arbre, le Saint-Laurent, image du pays :

Quelle est cette tige à cinq branches
jetée en travers de mon corps

(*Ode au Saint-Laurent*)

le pays lui-même :

Pays les mains les yeux de mon enfance
Tu t'élèves du plus profond de la terre

Le soleil atteint ta première branche
Le soleil frappe le haut de ta face
Et tout ton corps déjà comme un arbre en feuilles !

(*Chevalier de neige I*)

Par cette mutation, la poésie passe aussi de l'amour de la femme (qui est si souvent l'amour de soi) à cet amour de tous les hommes et du pays, et s'élargit en un amour de plus grande dimension, passe de l'évocation exclusive de soi ou de la femme aimée à celle de l'homme, tous les hommes, et du pays.

Et c'est de la sorte que le thème du pays s'incarne dans une forme, c'est-à-dire une symbolique et un style. Cet homme du pays qui est arbre,

l'homme de mon pays pousse et grandit
telle une jeune plante dans la terre

(*Ode au Saint-Laurent*)

c'est désormais en lui-même et dans le pays

je me reconnaîtrai dans une image de la terre

(*Ode au Saint-Laurent*)

. . . . . .
La terre est en moi comme un arbre

(*Dieu ou l'homme*)

. . . . . .
Je me reconnaîtrai dans un pays très jeune

(le Premier Matin)

qu'il va s'enfoncer pour puiser ce suc de vie vers le soleil et « pouvoir trouver ». Par la vertu de ces répétitions cycloïdes qui sont recherches mais aussi trouvailles parce qu'affirmations et proclamations, qui sont les innombrables gouttes de la sève, identiques mais différentes, et qui s'additionnent dans les cellules superposées « du sol à la première branche », le poème, le poète et son pays se dressent, s'élèvent de plus en plus droit, et de plus en plus haut.

Que la forme de Gatien Lapointe lui soit bien personnelle, alors que le thème et le symbole sont, si l'on peut dire, nationaux parce que communs à la plupart des poètes d'ici, ce n'est guère difficile à démontrer. Ainsi en dépit d'une commune densité spirituelle, d'allure plus ou moins claudelienne qui les apparenterait, les décasyllabes de Lapointe n'ont rien de semblables aux versets de Rina Lasnier, même si chez les deux poètes l'arbre et l'eau (la neige) sont des symboles

majeurs. Et si par exemple une même luxuriance, une même touffeur végétale, caractérise la poésie de Gatien Lapointe et celle de son presque homonyme Paul-Marie Lapointe, le débridement « jazzé » du second est tout à l'opposé de la rigueur presque systématique du premier. L'on pourrait multiplier de la sorte les parallèles. Cela ne servirait qu'à montrer chaque fois davantage que Gatien Lapointe illustre magistralement le fait que parler du pays, en poésie du moins, ce n'est pas simplement emboucher les trompettes nationalistes et clamer des slogans mais incarner un thème dans des symboles et un style, c'est-à-dire dans une forme personnelle, originale et belle.

MAXIMILIEN LAROCHE